

Faire avec...

Le Collectif Santé Communautaire (CSCS) de Surville en Seine-et-Marne est un collectif qui s'inscrit dans une démarche de santé communautaire qui lutte contre les exclusions. Un témoignage de Nadia Belaghlem Boukherouba.

La participation des habitants « faire avec les habitants et non pour eux » étant un point clé de la politique de la ville, la confiance, le non-jugement et la réciprocité seront des clés, pas toujours évidentes à repérer, mais des moteurs d'actions essentiels pour définir des objectifs communs. Les poux et les caries sont une porte d'exclusion franchie pour entrer dans la marche...

• L'HISTOIRE

En 1996 un directeur d'école confronté à une demande d'exclusion d'élèves porteurs de poux sort de son établissement pour aller à la rencontre de Francine Tétu, alors agent de développement local à la CAF qui à son tour ira à la rencontre d'habitants, de partenaires potentiels comme les écoles, les mutuelles, la municipalité, la région pour trouver ensemble des solutions (la CAF étant un des partenaires du projet).

Évelyne Legouge et Françoise Nieaux, institutrices s'engageront à leur tour, formeront et deviendront ensemble avec des habitants de Surville, des piliers du collectif.

La lutte contre les poux et les caries est en marche. La carie dentaire et l'accès aux soins sont un réel problème pour les habitants de Surville et qui se ressent jusque dans les écoles. Chaque année depuis 2007 une « fête des poux et des caries » est organisée à la salle des fêtes, un moment d'échanges entre habitants dans la convivialité entre le jeu l'information. Le but étant de dédramatiser.

Les membres du CSCS suivent une formation AFRESC¹ en analyse des pratiques animée par Didier Favre, pédo-psychologue. L'objectif étant d'être au plus près du sens de la démarche conformément à la Charte d'Ottawa², nous rappelant ainsi que le collectif de santé n'est pas un service de plus rendu à la population. La question de la dette, du don est centrale, elle suscite débat à chaque fois. Le « vous » et le « ils » sont beaucoup trop utilisés, nous avons du mal à faire « avec » et non « pour ». Un gros travail pour arriver à « nous » est alors nécessaire.

Le collectif dispose d'un atelier conte et il fait appel aux services d'une conteuse professionnelle, Odile Burley, afin de l'animer. Des spectacles de marionnettes et de contes seront produits par les membres de l'atelier et présentés dans les écoles à destination des enfants. Les objectifs des interventions d'une conteuse étant de permettre la libération de la parole des habitants. Ceci nous a permis de nous rendre compte de l'importance de « l'oreille » et le travail que nécessite celle-ci pour permettre à la parole de circuler. « Pour être entendu, il faut aussi être écouté, sinon la parole ne circule pas ».

Lors de la fabrication du dernier spectacle en 2010, alors que l'atelier conte rencontre un fort succès dans les écoles, des difficultés sont apparues, révélées par la question du voile. Alors que nous avons programmé une représentation conte au collège, sa proviseure demandera aux habitantes voilées de retirer leur voile pour entrer dans l'établissement, ce qui a choqué les membres présentes du collectif, toutes prêtes à s'en aller. Face au collectif soudé, la proviseure accepte exceptionnellement de laisser entrer les femmes voilées.

Pour la première fois, le collectif vit une affaire de « voile » et le vit très mal. Peu de temps après, c'est au tour du second collège de la ville qui refuse la présence des femmes voilées au sein de l'établissement. Pour éviter toute confrontation, le collectif invitera les élèves du collège à son atelier pour donner la représentation. Les femmes voilées vivent mal cette exclusion, une remise en question de l'engagement individuel est en marche.

Les différences, les représentations culturelles, générationnelles et autres deviendront visibles à l'intérieur du

¹Action Formation Recherche Évaluation en Santé Communautaire

²La première Conférence internationale pour la promotion de la santé, réunie à Ottawa, a adopté le 21 novembre 1986 une Charte en vue de contribuer à la réalisation de l'objectif de la Santé pour tous d'ici à l'an 2000 et au-delà.

groupe, les incompréhensions se font sentir. Chacun doit alors revoir le sens de sa propre démarche. Les individus formant le collectif ne cherchent pas la même chose. Un conteur professionnel ? Pour qui ? Pour quoi faire ?

Des oppositions se font, la parole blesse, « un bouc émissaire » apparaît. D'autres symptômes se révèlent, pour certains les difficultés sont liées au changement de Président, pour d'autres ce sont les difficultés économiques, et d'autres encore ont l'impression d'être considérés comme des cas sociaux au sein du collectif. Difficultés qui nous obligeront à reconsidérer l'engagement individuel et la place de chacun au sein du collectif. La question de « la dette et du don » ne nous quitte pas.

Des membres ont quitté le collectif et d'autres sont arrivés. Le collectif est en crise. Sommes-nous prêts à tout arrêter ? Il faut revoir le sens et la méthode. Un processus de réparation, reconstruction est alors en marche, les liens créés et développés sont forts, l'affectif comptera beaucoup dans les efforts de chacun.

L'heure est au débroussaillage. Nous avons fait très récemment un stage de quatre jours de poterie, à Saint-Amand-en-Puisaye chez Anne Marie Bourbonnais, potière, pour faire un lien « Conte/Poterie », le matériel et l'immatériel... Pour recoller les morceaux ? À suivre...

• MA DÉMARCHE

Évelyne Legouge, présidente du collectif de santé à cette époque, maîtresse d'école de mes enfants et la mienne quelques vingt années auparavant, m'avait travaillé pendant quelques années pour intégrer le collectif. Nous avons créé des liens forts dans la durée ce qui a facilité mon engagement.

Habitante de Surville depuis l'âge de quatre ans (25 années maintenant), alors que mon train-train quotidien (empli de turbulences tout de même) me suffisait, et que les poux et les caries n'étaient pas un problème d'envergure pour moi, un drame familial m'a frappée en 2005, me cloisonnant l'esprit et me poussant à la rencontre « d'eux », ces inconnus institutionnels aux pouvoirs si étranges. Ma démarche s'est inscrite dans un élan de résistance. J'avais perdu toute confiance en l'autorité publique et ne comprenais plus l'institution et j'avais besoin plus que jamais de la connaître.

C'est alors qu'en 2006, après avoir entendu parler de la Charte d'Ottawa et de la formation AFRESC qui m'a paru intéressante j'ai rejoint le collectif de santé. C'est cette même année que j'ai fait la connaissance de Francine, très engagée dans la santé communautaire et passionnée et qui m'a raconté l'historique de la démarche. Dans la foulée, elle m'a invitée à l'ARPE (Animation Ressource Parents Enfants) que je ne connaissais pas. Nous y avons travaillé ensemble avec Yves Poey : méthode naturelle de photo et de musique pendant deux années de la rentrée 2009 jusqu'à ce jour.

Francine, ma copine de la réciprocité de Vil's (Surville) écrivait, et j'écrivais aussi, mais sûrement pas pour les mêmes raisons, néanmoins nous avons ce point commun : « les langages, ça nous parle » ! Elle m'a aussi présenté Paul Le Bohec, l'éclaireur, une âme que j'ai rencontrée par la magie de l'écrit et du Net.

Malgré le doute affolant représentant la presque certitude négative et la peur allant avec, j'ai repris confiance en notre pédagogie de famille. Nous vivions une expérience d'enfermement douloureuse (toujours pas terminée). L'heure était à l'issue ou à l'implosion.

Sous le regard lointain, mais attentif de Paul, et le soutien incontestable de Francine, j'ai retrouvé comme un enfant le « dessin » libre, en ouvrant une autre porte, en famille pour accompagner les enfants qui m'accompagnaient et c'est parti dans tous les sens. Une vraie réussite. C'est un langage donc ça marche (l'écrit, la danse, le chant et la musique oui, mais le dessin j'en doutais).

Une libération pour Aïcha par exemple, traumatisée par les couteaux et l'autorité publique, qui en a dessiné 28 se libérant ainsi des crises d'angoisses répétitives.

Un enseignement pour Mohamed qui a appris à lire tout seul avec des rébus qu'il inventait à cinq ans.

Une libération pour Farès et Rabah qui pouvait enfin se venger des profs et de l'institution judiciaire sans prendre le risque d'être punis (enfin, c'est ce qu'ils pensaient). Ils étaient un peu dans la provocation, ce qui m'a donc valu des convocations au collège. Ces « messieurs » qui avaient 12 et 13 ans revendiquaient à l'école le droit de dessiner ce qu'ils voulaient, ils avaient caricaturé leurs profs en collant les dessins sous leur nez. Justifiant leur geste avec l'article du Code civil sur la liberté d'expression que Farès avait trouvé dans un bouquin de droit de son grand frère.

Pour ma part, cette expérience dessin, fut une révélation de talents que je ne soupçonnais même pas. Artiste... de ma vie, je savais... en dessin, je l'ai appris.

Toujours est-il qu'avec Paul Le Bohec, je ne suis pas modeste, mais j'assume, « je pense donc je dis, sous entendu tant pis ». Les grands esprits se sont rencontrés.

Belle rencontre qui fut pour moi entre autres, celle de la « croyante » et de « l'athée » pas différents du tout, juste singuliers qui partagent les mêmes valeurs de liberté.

C'était bien la première fois que je croisais un institutionnel aussi près de la réalité. J'aime beaucoup cette phrase qui me ressemble tellement, mais qu'on a moins de mal à entendre quand c'est un vieux de la vieille qui le dit ou un professionnel.

« *Des philosophes professionnels? Des artistes professionnels? Qu'est-ce que c'est que cette connerie? Comme si chacun ne pouvait être son propre artiste, son propre philosophe. Je réclame le droit pour le dernier peigne-cul de chanter le monde à sa façon* » (Roger Gentis, *Guérir la Vie*, Éditions F.Maspéro).

« *J'ai jamais cru aux conneries... Je le réclame aussi.... Et c'est pas fini...* » Extrait de *Ah, vous écrivez ensemble*, de Paul Le Bohec.

Nadia Belaghlem Boukherouba (77)

Chantier Pédagogie sociale